

LE «TESTAMENT» DE TOGLIATTI

L'ouverture d'un second front dans la crise

(Suite de la page 1)

importants de la superstructure. Il est pour « la compréhension mutuelle ». Cet éclectisme est propre à tous les révisionnistes. Mais, le document Togliatti affiche ce révisionnisme ouvertement sur le plan politique proprement dit.

Il reconnaît que « la crise du monde économique bourgeois est très profonde », que les problèmes nouveaux qui se posent dans la structure monopoliste d'aujourd'hui, « les classes dirigeantes ne réussissent plus à [les] résoudre par les méthodes traditionnelles ». Il voit les capitalistes contraints de se livrer à une certaine « planification » (il emploie le terme de programmation). Il constate que celle-ci implique comme « un élément substantiel » la « politique des revenus ». Il enregistre que ceci gêne considérablement la lutte des syndicats, « qu'elle ne peut plus être menée seulement de façon isolée, dans chaque pays » ; il reproche à la F.S.M. de ne faire que la propagande générale et de n'avoir pris « aucune initiative valable d'action unitaire contre la politique des grands trusts ». Mais, de tout cela, va-t-il conclure que la tâche des Partis communistes dans les pays d'Europe occidentale est d'ouvrir aux grandes masses la perspective socialiste, de montrer toutes les possibilités qui s'offriront du fait que ces pays occidentaux s'engageraient dans la construction d'un monde socialiste en partant d'un niveau économique et culturel plus élevé que ceux auxquels se trouvaient les pays à présent délivrés du capitalisme ? Va-t-il proposer de formuler un programme de transition comportant une série de mesures et de moyens susceptibles de mobiliser les grandes masses travailleuses pour la conquête du pouvoir par un gouvernement ouvrier et paysan ? Va-t-il écrire que l'Euro occidental est plus que mûre pour le socialisme ? Pas du tout. Il faut le citer abondamment pour voir où il se place exactement :

« ... Cela exige un développement et une coordination des revendications ouvrières immédiates et des propositions pour une réforme des structures économiques (nationalisations, réformes agraires, etc.) dans le cadre général d'un plan de développement économique à opposer à la programmation capitaliste. Ce ne sera certainement pas encore un plan socialiste, parce qu'il manque les conditions d'un pareil plan, mais c'est une forme nouvelle et un nouveau moyen de lutte pour avancer au socialisme. La possibilité d'une voie pacifique pour cette avance est aujourd'hui strictement liée à la compréhension et à la solution de ce problème... »

« Une réflexion plus profonde sur la possibilité d'accéder au socialisme par une voie pacifique nous oblige à préciser qu'est ce que la démocratie pour nous dans un Etat bourgeois. Comment peut-on élargir

les frontières de la liberté et des institutions démocratiques, et quelles sont les formes les plus efficaces de participation des masses ouvrières et laborieuses à la vie économique et politique. C'est ainsi que la question se pose de la possibilité, pour les classes laborieuses, de conquérir des positions de pouvoir dans le cadre d'un Etat qui n'a pas changé sa nature d'Etat bourgeois et de la possibilité de lutter pour une transformation progressive, de l'intérieur, de cette nature d'Etat bourgeois. »

Ainsi, Togliatti aborde le problème de la marche au socialisme dans les conditions présentes, à la différence par exemple des stalinien de stricte obédience comme Thorez. Il veut établir un plan, une sorte de programme de transition, mais ce n'est pas un plan de renversement de l'ordre bourgeois. Pour ce faire, dit-il, « il manque les conditions ». Cette affirmation péremptoire n'est pas démontrée. On voudrait bien savoir quelles sont ces conditions absentes ? On voudrait savoir en particulier quelles conditions manquaient à la « Libération », quand les partis communistes de France et d'Italie avaient derrière eux non seulement la grande majorité du prolétariat mais aussi de larges couches des classes moyennes et des dizaines de milliers de travailleurs. Le plan qu'il expose, c'est ceci : gagner « des positions de pouvoir » dans le cadre d'un Etat bourgeois et lutter pour sa transformation progressive, de l'intérieur, en un Etat d'autre nature sociale. Ce que Togliatti prétend apporter pour une situation nouvelle, cet approfondissement et ce développement qu'il propose, ce sont tout simplement, réchauffées, les vieilles conceptions bernsteiniennes du début du XX^e siècle. Bernstein voyait le socialisme grandir progressivement dans la société capitaliste, avec chaque conquête d'un siège, d'une municipalité, d'une coopérative, etc. Maintenant, on y ajoute les sièges dans les Offices de toutes sortes ou l'Etat fait œuvre de capitaliste. La conquête de ce qu'il appelle des « positions de pouvoir » se substitue à la conquête du pouvoir. A vrai dire, nous trouverions plus d'excuses à un Bernstein qu'à un Togliatti. Car Bernstein formula son révisionnisme à l'apogée du capitalisme, après près de vingt-cinq années de prospérité, avant que le monde ne voie se développer une crise fondamentale de ce système, tandis que Togliatti exprime le sien alors que le système capitaliste a, au cours d'un demi-siècle, connu dix années de guerres mondiales, des années de fascisme, d'un chômage de dizaines de millions d'hommes, des soulèvements révolutionnaires qui ont éliminé le capitalisme d'un tiers du globe. Et c'est à ce moment-là qu'il vient proposer « une transformation progressive de l'intérieur » de l'Etat bourgeois !

gouvernement, critique du parti socialiste, unité syndicale, grèves, etc.). Là-dessus, la polémique chinoise reste tout à fait désarmée et impuissante. »

Le menchevik se révèle dans son dédain du « général » et de sa préférence pour le « concret » : quel sens a un « concret » qui ne trouve pas sa place dans une vue générale ? Un tel « concret » est mille fois plus abstrait que la plus simple des

théories marxistes. Pourquoi étudier « le Capital », la théorie de la valeur, de la plus-value, etc., toutes ces « abstractions » qui ne trouvent aucune expression dans l'amas des statistiques économiques ? Comment saisir ce qui se passe dans les révolutions coloniales, si l'on ne veut pas discuter le caractère de l'impérialisme, de l'Etat, des forces motrices de la révolution coloniale, etc. ?

« L'ignorance » de Togliatti

Tant en ce qui concerne les pays capitalistes économiquement développés et les pays coloniaux ou ex-colonisés, le document de Togliatti constitue une plate-forme droitière très caractérisée. La notion de classe s'y trouve au fond estompée, et c'est sur un « progressisme » indéfini que ce document place les espoirs quant à la marche de l'humanité.

Quand il aborde les Etats ouvriers, le document prend une tournure un peu différente. Il est tout à fait vrai qu'il soulève des questions et des critiques auxquelles les dirigeants communistes ne nous avaient guère habitués. Mais il ne faut pas oublier que ce document n'était pas écrit à destination d'un public même limité, c'était un memorandum préparatoire à une discussion avec Khrouchtchev, et un tel échange de vues serait certainement resté confidentiel si des circonstances imprévues n'étaient intervenues. Togliatti ne pense pas que les critiques chinoises aient quelque portée en Italie, sauf dans des régions de paysans pauvres. Mais il sait que, dans la classe ouvrière, des questions se posent depuis au moins le XX^e Congrès :

« C'est tout le contexte des problèmes de la construction économique et politique du socialisme qui est trop sommairement et même trop primitivement connu en Occident. Il nous manque la connaissance de la différence entre les situations de chaque pays, des différentes méthodes de planification et de leur transformation progressive, des méthodes adoptées et des difficultés surgissant sur le terrain de l'intégration économique entre les différents pays, et ainsi de suite. Certaines situations sont difficilement compréhensibles... »

« Les critiques à Staline, il ne faut pas s'en cacher, ont laissé des traces assez profondes. Ce qui est le plus grave c'est une certaine dose de scepticisme par laquelle même des éléments bien proches de

nous accueillent les nouvelles sur de nouveaux succès économiques et politiques. En outre, on pense qu'en général on n'a pas résolu le problème des origines du culte de Staline et des raisons pour lesquelles ce culte devint possible... »

« Nous ignorons beaucoup de faits concrets... »

Que les simples militants communistes ignorent largement les problèmes des Etats ouvriers, qu'ils se posent des tas de questions, cela ne fait aucun doute. Mais, de la part de Togliatti, invoquer ce genre d'arguments, c'est un peu fort, même si l'on veut bien tenir compte qu'il aborde Khrouchtchev sur ces questions avec une bonne dose de diplomatie. En outre, Togliatti montre qu'il en sait plus qu'il ne veut bien le dire quand il mentionne que la recherche se fait sur ces questions « entre historiens et cadres qualifiés du parti » et ajoute : « Nous conseillons toutefois la prudence dans les conclusions. »

La prudence dans les conclusions ! Togliatti pourra rester comme un modèle de prudence : prudence envers Staline pendant de longues années, prudence envers Khrouchtchev, prudence envers les Chinois... et aussi prudence envers l'Etat bourgeois italien, l'Eglise catholique. On comprend pourquoi le monde bourgeois ait rendu hommage à ce chef « révolutionnaire » si prudent...

Toutefois, le document acquiert un intérêt exceptionnel du fait qu'il soulève un problème brûlant :

« Aujourd'hui, le problème qui attire le plus l'attention, quant à l'Union soviétique et aux autres pays socialistes, c'est tout particulièrement le problème du dépassement du régime de limitation et d'abolition des libertés démocratiques et personnelles qui avait été instauré par Staline. Les pays socialistes n'offrent pas

Je n'oublie pas...

Togliatti ne comprend pas la révolution coloniale

Le document Togliatti est extrêmement succinct sur la révolution coloniale, qui, pourtant, constitue aujourd'hui le fer de lance de la lutte révolutionnaire dans le monde. Il veut des rapports des partis communistes occidentaux non seulement avec les partis communistes des pays coloniaux, mais aussi avec « toutes les forces qui luttent pour l'indépendance et contre l'impérialisme, et même, où cela est possible, avec des milieux gouvernementaux des pays de liberté récente ayant des gouvernements progressistes. » En même temps, ajoute-t-il, « nous devons mieux approfondir le problème des voies de développement des pays ex-coloniaux, du sens de l'objectif socialiste pour ces pays, et ainsi de suite. Il s'agit d'arguments nouveaux qui n'ont pas été éclaircis jusqu'ici. »

Sur le premier point, il est permis de penser que Togliatti n'était pas sans avoir tiré quelques conclusions de l'attitude du P.C.F. dans la guerre d'Algérie ou du fait que plusieurs luttes anti-impérialistes se poursuivent en dehors de toute direction communiste. Mais la façon dont il s'exprime montre qu'il ne pense pas en termes de classe, et cela devient encore plus clair quand il prétend que les problèmes du sens de l'objectif socialiste dans les pays coloniaux n'ont pas été éclaircis jusqu'ici.

On ne peut pas penser que Togliatti n'ait rien lu sur la révolution permanente, que ce soit le texte de Marx de 1850 ou dans l'œuvre de Trotsky ou dans les textes récents des Chinois. Si les tâches pratiques dans les pays sous-développés sont parfois très difficiles à réaliser, on ne peut dire qu'il y ait d'ambiguïté quant au développement dans une direction socialiste des pays sous-développés. Ce que Togliatti écrit sur ce sujet témoigne qu'il y a en lui une conception gradualiste, menchevik, de la marche au socialisme. Là aussi il doit penser que « les conditions manquent » comme dans les pays économiquement développés. Pourtant la révolution progresse.

Relevons une contradiction dans l'attitude de Togliatti telle qu'elle apparaît dans ce texte. Il veut « approfondir », « éclaircir » ces problèmes nouveaux. Mais, en même temps, il invite Khrouchtchev à ne pas mener la discussion avec les Chinois sur un terrain général, à s'occuper au contraire du « concret » :

« Les meilleurs succès, nous les remportons toujours quand la discussion passe du terrain général (caractère de l'impérialisme et de l'Etat, forces motrices de la révolution, etc.) au terrain concret de notre politique courante (lutte contre le

(Suite de la page 3)

son parti et par les travailleurs qui suivait celui-ci le Concordat qui liait le Vatican à la République italienne. Aussi le président du Conseil italien, le chrétien-démocrate Moro, n'hésita pas à offrir au PC italien un avion de l'armée italienne pour conduire l'adjoint de Togliatti auprès du corps du défunt secrétaire et de le ramener en Italie. De Gaulle, en termes très significatifs, et Moro, par une manifestation spectaculaire, ont montré qu'ils avaient saisi ce qui avait été l'essentiel du rôle des partis communistes : créés pour renverser l'ordre bourgeois, ils l'avaient sauvé à un moment crucial. Thorez et Togliatti, par le rôle qu'ils ont fait jouer aux partis qu'ils dirigeaient, en entrant dans les gouvernements bourgeois, ont sauvé le capitalisme non seulement en France et en Italie, mais, si l'on veut bien se souvenir de la lutte des partisans grecs à l'époque, de probablement toute la partie de l'Europe située autour de la Méditerranée, sans parler des conséquences d'une telle situation.

La marche en avant de la révolution socialiste a pris un chemin beaucoup plus compliqué. Sauvé à l'ouest grâce à la trahison des dirigeants ouvriers, le capitalisme mondial n'a pas eu assez de forces pour écraser la révolution chinoise, d'où

s'ensuivit une gigantesque impulsion à la révolution coloniale. La poussée révolutionnaire dans le monde à son tour tend à faire craquer l'équivoque sur laquelle les partis communistes ont vécu depuis qu'ils ont été assujettis au stalinisme. Elle y fait revivre des courants hostiles à la politique réformiste et recherchant une issue révolutionnaire.

La mort de Thorez et celle de Togliatti se sont produits précisément en une période où la crise éclatante après une trentaine d'années de monolithisme mettait fin à la période pendant laquelle ils régnerent sur leurs partis.

Indépendamment des objectifs propres de la direction chinoise, le conflit sino-soviétique marque la fin de l'hégémonie de la bureaucratie soviétique sur la partie du mouvement ouvrier qui s'était liée à la révolution russe. Les vieilles directions bureaucratiques sont désormais condamnées, et la disparition de Thorez et Togliatti en est une manifestation symbolique. De la crise qui vient de s'ouvrir sortiront, après de longues et pénibles épreuves, de nouvelles directions révolutionnaires, qui, elles aussi, comme de Gaulle, mais avec des sentiments directement opposés, diront : « Je n'oublie pas... »

P. F.